



# JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER 1838.

---

## TROISIÈME LETTRE

Sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, par F. FRESNEL.

( Suite et fin. )

---

SUITE DES JOURNÉES ET ENCONTRES.

Journée d'Ayn-Abâgh<sup>1</sup>.

Selon Abou-Oubaydah, Moundhir, fils de Mâ-assamâ, régna sur les Arabes. Après sa mort, le trône de Hirah fut occupé par son fils Amr, dont la mère Hind a transmis son nom à sa postérité. Après lui vint son frère Ckaboûs, fils de Hind. Le règne de ce dernier fut de quatre ans, et coïncide

<sup>1</sup> Cette journée et la suivante terminent la section du *Kitâb-alickd* que j'ai entrepris de faire connaître; c'est une anticipation.

(en partie) avec celui de Hourmouz (Hormisdas IV). Ckaboûs eut pour successeur son frère Moundhir, fils de Moundhir, fils de Mâ-assamâ, qui régna au temps de Kistrâ, fils de Hourmouz (Khosrou-Parwiz, fils de Hormisdas IV).

Moundhir, fils de Moundhir, fils de Mâ-assamâ, fut attaqué par Harith le Ghassânide, lieutenant de Ckayssar (César, l'empereur byzantin), sur la frontière de Syrie. Leur rencontre eut lieu à Ayn-Abâgh, et Moundhir fut tué. Kistrâ ne fut pas plus tôt informé de cet événement qu'il s'occupa du remplacement de Moundhir, son lieutenant, sur la frontière de l'Irâck. Ce fut alors qu'Adiyy, fils de Zayd, l'un de ses interprètes, lui proposa, pour la vice-royauté de Hîrah, le plus jeune des fils de Moundhir, fils de Moundhir, fils de Mâ-assamâ, nommé Noumân, auquel il s'intéressait vivement. Sur sa recommandation, Kistrâ l'investit de l'autorité qu'il avait donnée au père; et Adiyy, fils de Zayd, étant allé à la cour de Hîrah, le nouveau roi le combla de faveurs. Mais ensuite, ayant prêté l'oreille aux envieux et conçu des soupçons contre Adiyy, il le fit emprisonner et finit par le faire mourir en prison. — C'est à Adiyy prisonnier qu'appartiennent les vers suivants :

Porte ce message à Noumân : Il y a longtemps que je languis en prison, attendant l'heure de la délivrance.

Si j'eusse avalé de travers autre chose que de l'eau pure, je me délivrerais de l'étouffement qui m'opprime en buvant quelques gorgées d'eau (c'est-à-dire, si j'étais opprimé par

tout autre que Noumân, j'appellerais Noumân à mon secours et trouverais mon salut en lui);

Mais aujourd'hui mes ennemis triomphent; ils sont heureux de me voir enchaîné

Par un prince qui n'eut jamais à se plaindre de moi quand la fortune lui était contraire.

Si la fortune m'enlève aujourd'hui ses faveurs et me plonge dans la détresse,

C'est sans doute en compensation de tous les biens dont elle me combla autrefois. Après tout, la vie de l'homme est un emprunt qu'il doit rembourser.

Noumân ayant fait mourir en prison Adiy, fils de Zayd (de la famille d'Amroulckays, fils de Sad, fils de Zayd-Manâh, fils de Tamim), son fils Amr, qui lui avait succédé dans la charge d'interprète du roi pour la langue arabe, alla trouver Kistrâ et réussit à lui rendre Noumân odieux. Noumân, informé de la colère du roi, chercha son salut dans la fuite, et se rendit auprès des Banoû-Rawâhah de la tribu d'Abs. Kistrâ le remplaça aussitôt dans le gouvernement des Arabes par Jyab, fils de Ckabîssah, de la tribu de Tayyi. Depuis lors Noumân ne cessa d'errer de tribu en tribu, jusqu'à ce qu'enfin Moutadjarridah sa femme<sup>1</sup> lui conseilla d'aller trouver le roi de Perse, et de se justifier devant lui. Noumân ayant suivi ce conseil, Kistrâ le jeta en prison à Sâbât, et l'y laissa jusqu'à sa

<sup>1</sup> Il est question d'une autre femme de ce nom dans la Journée de Batn-Aqil. Je soupçonne que quelques *rouwâh* les ont confondues, aussi bien que les deux Noumân.

mort. D'autres disent qu'il le fit fouler aux pieds des éléphants.

Or Noumân, partant pour se rendre à la cour de Perse, avait laissé en dépôt tout son arsenal, composé de huit cents cottes de mailles et d'une multitude d'armes offensives et défensives, chez Hàni, fils de Maçoûd le Schaybânide, auquel il avait aussi confié la garde de sa fille Hind, surnommée Hourackah.

La triste fin de Noumân fit une grande impression sur les Arabes, et leurs poètes l'ont célébrée comme un exemple de l'instabilité des choses humaines. Zouhayr, fils d'Abou-Soulmâ (l'auteur de la Mouallackah), dit à ce sujet :

N'est-il pas vrai que s'il y avait quelque chose d'assuré dans la vie de l'homme, Noumân eût été à l'abri de toute infortune ?

Eh bien, je ne vis jamais prince déchu aussi complètement dépourvu d'amis fideles.

Sauf une seule famille, la famille de Rawâhah des Asides gens d'honneur, gens qui se croyaient liés par leurs serments, tout le monde l'abandonna.

Il dit à ces braves gens en les quittant : « Que le ciel vous récompense ! » Il leur fit des adieux qui devaient être éternels.

#### Journée de Dhoû-Ckâr.

Selon Abou-Oubaydah, la journée de Dhoû-Ckâr porte encore les noms de Hima, de Ckirâckir, Djibâyât, Dhâtaloudjroum, et Bathâ-dhî-Ckâr, qui se rapportent tous à des lieux situés aux envi-

rons de Dhoû-Ckâr, et se rencontrent dans les poètes à propos de cette journée célèbre. Le *Kitab-alaghânyy* nous apprend que c'est une des trois grandes batailles dont les Arabes ont conservé un souvenir distinct.— Les deux autres sont : la bataille de Schib-Djabalah (dont nous connaissons les circonstances), et celle de Koulâb, qui viendra en son lieu. — Les journées d'Albaydâ, de Soullân et de Khazâz étaient bien autrement importantes; mais nous avons vu qu'elles se rapportent à une époque si reculée, que les circonstances principales en étaient perdues à la fin du premier siècle de l'hégyre.

Abou-Oubaydah nous apprend que le dépositaire des armes de Noumân ne fut point Hâni, fils de Maçoûd, mais bien son petit-fils, Hâni, fils de Ckabîssah, fils de Hâni, fils de Maçoûd; en effet, dit-il, la bataille de Dhoû-Ckar ne fut livrée qu'après la mission du Prophète, sur qui Dieu répande ses bénédictions! à telles enseignes, qu'il donna à ses compagnons la première nouvelle de la victoire remportée par les Arabes : « Aujourd'hui, » leur dit-il, « les Arabes se font justice des Adjames » (des Barbares), « et c'est à cause de moi que la » victoire leur est accordée. »

Après la mort de Noumân, Kistrâ écrivit à Jyâs, fils de Ckabîssah (le Tayyide), lui ordonnant de faire main basse sur tout ce qui avait appartenu à son prédécesseur; mais Hâni, fils de Ckabîssah le Bakride, refusa de livrer le dépôt confié à son

honneur. Kistrâ irrité résolut d'exterminer la tribu de Bakr. Dans cet état de choses, un Taghlibide nommé Nöümân, fils de Zourah, qui ne souhaitait rien tant que la ruine des Bakrides, alla trouver Kistrâ et lui dit : « O le plus excellent des rois !  
 « veux-tu que je t'enseigne un moyen sûr de pren-  
 « dre les Bakrides au dépourvu ?<sup>1</sup> — Parle, dit le  
 « roi. — Fais mine de ne pas songer à eux, et laisse-  
 « les bien tranquilles jusqu'au moment où la chaleur  
 « les forcera à se rapprocher de l'Irâck : ils viendront  
 « alors se ruer sur un puits nommé Dhoû-Ckâr,  
 « qu'ils possèdent aux confins du désert, comme on  
 « voit les papillons de nuit se jeter sur les flam-  
 « beaux ; là tu en viendras aisément à bout. »

Kistrâ suivit ce conseil et se garda bien d'inquiéter les Bakrides. Rassurés par cette apparence de paix, ceux-ci ne manquèrent pas, au fort de l'été, de venir, selon leur usage, s'établir aux environs de la citerne de Dhoû-Ckâr. Sitôt que le roi en fut informé, il leur envoya en députation Noumân, fils de Zourah, avec ordre de leur offrir le choix entre ces trois partis : — livrer les armes du roi Noumân, — ou lever leur camp et abandonner le puits, — ou accepter le combat.

Cette sommation excita de violents débats dans

<sup>1</sup> Il est bien digne de remarque que, de nos jours, Mouhammad Aliyy n'est venu à bout des Arabes du Hidjâz et du Nadjd qu'en exploitant les vieilles haines de tribu à tribu. — Au reste le pays qu'il a soumis est un pays plat. Quant à la montagno, elle résiste et résistera toujours.

le sein de la tribu. Hâni, fils de Ckabîssah, le dépositaire des armes, opina pour la retraite par le désert (la seule qui leur fût permise), et voulait engager ses frères à prendre ce parti, leur disant : « Vous n'êtes pas de force à lutter contre l'armée « du roi. » Ce détestable avis, observe le narrateur, est la seule faute que l'on puisse reprocher à Hâni, fils de Ckabîssah ; jusque-là du moins il avait fait preuve de sagesse dans les conseils et de courage dans l'action.

Hanzhalah, fils de Thalabah<sup>s</sup>, fils de Sayyâr, de la branche d'Idjl, s'éleva avec force contre l'avis de Hâni : « Je ne vois, » dit-il, « qu'un parti à prendre, le combat. Si nous nous jetons dans le désert, « nous sommes sûrs d'y mourir de soif ; si nous livrons les armes dont nous sommes nantis, on « tuera ceux d'entre nous qui sont propres à la « guerre, et on emmènera en captivité nos femmes « et nos enfants. » — Ce sentiment l'emporta, et des messagers furent envoyés à toutes les familles de Bakr, pour leur donner rendez-vous à Dhoû-Ckâr. Les seuls Banoû-Hanîfah manquèrent à l'appel.

Les chefs de Bakr étaient au nombre de trois : Hâni, fils de Ckabîssah, de la sous-tribu de Schaybân ; Yazid, fils de Moushir, de la même branche, et Hanzhalah, fils de Thalabah, de la branche d'Idjl. Cependant un râwî de cette même famille d'Idjl, nommé Misma, fils d'Abd-almalik, affirme avec serment que les Bakrides n'avaient point élu de chef en cette occurrence, mais qu'attaqués dans leur

camp, ils se jetèrent spontanément hors des tentes pour repousser l'ennemi. — Suivant la tradition la plus accréditée, Hanzhalah, fils de Thalabah, dit à Hâni, fils de Ckabîssah : « O Abou-Oumâmah » (*Rounyah*, ou surnom de Hâni), « sois certain que « ta foi est notre foi, ton honneur notre honneur, « ta sûreté notre sûreté, et que l'ennemi n'arrivera « jusqu'à toi qu'après l'extinction de nos âmes. Sors « donc de ton arsenal les armes de Noumân, et ré- « partis-les entre nos guerriers. Si nous triomphons, « elles te seront rendues; si nous périssons, que « nous importe leur enlèvement ? »

Hâni se rendit à ses instances, et ordonna immédiatement la distribution des armes entre les combattants bakrides, puis il congédia l'envoyé du roi de Perse avec cette réponse : « Sans le caractère « d'ambassadeur dont tu es revêtu, tu ne serais pas « retourné sain et sauf vers les tiens. »

Hischâm, surnommé Abou'lmoundhir, donne les renseignements suivants sur les forces du roi de Perse :

Kisrâ avait donné à Noumân, fils de Zourah, le commandement des tribus de Taghlib et de Namir; — à Khâlid, fils de Yazîd, Bahrâmide, celui des tribus de Ckoudâah et d'Iyâd. Iyâs, fils de Ckabîssah (roi de Hîrah), avait le commandement de tous les Arabes (en général, et de ses Tayyides en particulier), outre deux escadrons à sa solde, fameux dans l'histoire du désert sous les noms de Schahbâ et Dawçar. Hâmarz le Doustarite, gouverneur de

l'Irâck méridional (*Sawâd*), était à la tête de mille cavaliers persans, de l'espèce nommée *açâwirah*. Ckays, fils de Maçoûd, et arrière-petit-fils de Khâlid Dhoû-'ldjaddayn, alors gouverneur de Ssafawân, reçut une lettre de Kisrâ, qui lui ordonnait de former sa jonction avec le roi de Hîrah, Iyâs, fils de Ckabîssah. Iyâs se mit donc en marche avec ses Tayyides, avec Hâmarz le Persan; Noumân, fils de Zourah Khâlid, fils de Yazîd, et Ckays, fils de Maçoûd, chacun à la tête de sa compagnie. Lorsqu'ils furent près du campement des Bakrides, le gouverneur de Ssafawân, Ckays, fils de Maçoûd, qui était bakride, se rendit secrètement pendant la nuit au camp de ses frères, et alla trouver Hâni, auquel il donna des conseils sur la manière dont il devait recevoir l'ennemi. Après une courte conférence, il quitta les chefs de sa tribu, en leur recommandant de tenir bon, et rejoignit l'armée de Kisrâ.

Les deux armées étant en présence et sur le point d'en venir aux coups, Hanzhalah, fils de Thalabah, fils de Sayyâr, dit aux guerriers de sa tribu :

« O Bakrides, si vous attendez la pluie de traits  
« que les archers persans vont faire tomber sur  
« vous, votre déroute est assurée. Allez donc à leur  
« rencontre, et jetez-vous sur eux avant qu'ils ne  
« vous attaquent. »

Hâni, fils de Maçoûd, les harangua en ces termes :

« O mon peuple ! une belle mort vaut mieux qu'un  
« refuge illusoire. La peur ne remédie à rien. La

« constance donne la victoire. La mort vaut mieux  
 « que l'avilissement, et la mort par devant vaut  
 « mieux que la mort par derrière. Courage donc,  
 « mes amis, courage ! puisque aussi bien il faut  
 « mourir un jour. »

Ensuite Hanzhalah, fils de Thalabah, coupa les sangles qui retenaient les litières des femmes sur le dos des chameaux, et les femmes furent démontées. — « Que chacun de vous, » s'écria-t-il alors, « combatte pour la femme qu'il aime ! » — Cette action lui valut le surnom de *coupe-sangle*.

Le narrateur continue :

Ce jour-là, sept cents guerriers de la branche de Schaybân coupèrent les manches de leurs *ack-biyah* (sing. *ckabâ*, sorte de *ckaftân*), à partir des épaules, pour rendre leurs mouvements plus libres dans la mêlée. L'aile droite de Bakr était commandée par Yazîd, fils de Moushir le Schaybânide, et l'aile gauche par Hanzhalah, fils de Thalabah, de la branche d'Idjl. Le centre était occupé par Hâni, fils de Ckabissah, ou, selon d'autres, par Ibn-Maçoûd.

Les Bakrides se battirent vaillamment. Au commencement de l'action, Bourd, fils de Hârithah, de la branche de Yaschkour, tua Hâmarz en combat singulier. — Ce même Bourd fut tué ensuite dans la même affaire. — D'autres prétendent que ce fut Hawfazân, fils de Scharîk, qui chargea Hâmarz et le tua ; mais on leur répond que Hawfazân était mort avant la bataille de Dhoû-Ckâr, et que l'hon-

neur d'avoir tué Hâmarz appartient à Bourd, fils de Hârithah. — Dans cette bataille, Dieu frappa les faces des Persans, et ils furent mis en déroute. Les Bakrides les poursuivirent jusque dans l'Irâck méridional et en firent un grand carnage. Noumân, fils de Zourah le Taghlibide, fut fait prisonnier. Jyâs, le roi de Hirah, parvint à se sauver sur sa jument Hamâmah (la Colombe). Il fut le premier à rejoindre Kistrâ, de ceux qui avaient assisté à la bataille. Or c'était la coutume du roi de Perse de faire couper les bras à partir de l'articulation des épaules à quiconque lui apportait la nouvelle d'une défaite. Jyâs, instruit de cet usage, n'en alla pas moins trouver le roi, et celui-ci lui ayant demandé des nouvelles de l'armée, il répondit bravement : « Nous « avons mis les Bakrides en déroute et nous ame- « nons leurs filles captives. » Kistrâ enchanté de cette nouvelle, fit présent au vice-roi bédouïn d'une robe d'honneur. Jyâs demanda aussitôt la permission de prendre congé, alléguant que son frère Ckays, fils de Ckabîssah, était malade à Ayn-attamr, et qu'il désirait l'aller voir. Le congé fut accordé, et Jyâs partit sur-le-champ. Peu après un homme de Hirâh vint à la cour du roi de Perse, alors à Khawarnack, et avant de se présenter au roi, demanda prudemment si quelqu'un lui avait apporté des nouvelles du désert. Sur la réponse qui lui fut faite, que le roi avait eu une conférence avec Jyâs, l'homme de Hirâh ne douta point qu'Jyâs n'eût mis le roi de Perse au fait de ce qui s'était passé, et ayant obtenu

audience, lui parla de la déroute de son armée comme d'une chose qu'il devait savoir. Kisrâ, qui comptait sur une victoire, et recevait de cet homme la première nouvelle de sa défaite, lui fit sauter les épaules.

Abou-Oubaydah ajoute qu'à la bataille de Dhoû-Ckâr, il y avait dans la tribu de Bakr des captifs de Tamîm au nombre de deux cents environ, la plupart de la branche de Riyâh, fils de Yarboû, et qu'avant l'engagement ils dirent à leurs maîtres : « Laissez-nous prendre part au combat; en combat-  
« tant pour vous, nous combattons aussi pour nous. » — On leur répondit : « Nous ne sommes pas assez  
« sûrs de votre adhésion. » — Donnez-nous donc des  
« marques distinctives, » répondirent les captifs, « et  
« vous verrez comme nous nous comporterons dans  
« la mêlée. » Leur proposition fut admise, et ils se battirent loyalement.

(Je vous fais grâce des nombreux fragments de poèmes qui suivent le récit, et ont trait aux événements de cette fameuse journée.)

---

SUITE DES JOURNÉES ET ENCONTRES, SELON L'ORDRE  
D'IBN-ABD-RABBOUH.

Journée de Rackm.

Les Amirides (Banoû-Amir-ibn-Ssassaah), s'étant mis un jour en course, firent une irruption sur le

territoire de Ghatafân, jusqu'à un puits nommé Rackm, lequel appartenait à la branche des Mourrides. Ils avaient à leur tête Amir, fils de Toufayl (d'autres disent Yazîd, fils de Ssâïck). Ouyaynah, fils de Hissn et petit-fils du fameux Houdhayfah, ayant marché contre eux à la tête des Fazârides, et Yazîd, fils de Sinân (ou selon d'autres, Alhârith, fils d'Arof), à la tête des Banoû-Mourrah, les Amirides furent défaits. Leur chef, Amir, fils de Toufayl, s'écriait dans la mêlée, pour soutenir son propre courage : « O Amir ! si tu ne te fais pas tuer aujourd'hui, il faudra toujours mourir un peu plus tard. » Cependant il ne se fit pas tuer, et réussit à se sauver.

Les Ghatafânides prétendent qu'ils firent en cette journée quatre-vingt-quatre prisonniers aux Banoû-Amir. Ils les livrèrent ensuite à une famille de la tribu d'Aschdja, qui avait des représailles à exercer contre les Amirides, et tous les captifs furent massacrés. Hakam, fils de Toufayl, s'enfuit avec quelques hommes de sa bande, parmi lesquels se trouvait Hirâh, fils de Kab. Ils parvinrent, mais trop tard, à un puits nommé Marwarât; déjà la soif leur avait coupé la gorge, et ils moururent. Hakam, fils de Toufayl, leur chef, se pendit à un arbre pour sauver son corps de l'exposition ignominieuse que nous avons décrite dans l'une des journées précédentes. C'est à ce propos qu'Ourwah, fils de Ward, a dit en un vers :

J'admire des gens qui se pendent quand ils auraient pu mourir les armes à la main.

## Journée de Noubaah.

Les Barloû-Amir, voulant se venger de la défaite qu'ils avaient essuyée à la journée de Rackm, attaquèrent les Absides au lieu nommé Noubaah. Ceux-ci, prévenus à temps, les attendaient de pied ferme. Les Amirides étaient commandés comme ci-devant, par Amir, fils de 'Toufayl, et Rabî, fils de Ziyâd (ce ne peut pas être celui que nous connaissons, ou il y a erreur), commandait les Absides. A la suite d'un engagement très-âpre, les Amirides furent mis en déroute, comme la première fois. Parmi leurs morts, on nomme Hazzân, fils de Mourrah, tué par Ahwaf, fils de Mâlik; Nahschal, fils d'Oubaydah, fils de Djafar, tué par Abou-Raghbah, fils de Hârith, et Abdallah, fils d'Ounays, fils de Khâlid, fils de Djafar. Doubayah, fils de Hârith, frappa d'un coup de lance Amir, fils de Toufayl, mais ne réussit pas même à le blesser. Amir s'enfuit sain et sauf, et l'armée qu'il commandait essuya une déroute honteuse, — Khourâschah, fils d'Amr, de la tribu d'Abs, en a parlé dans ces vers :

Ils marchaient altérés dans le désert, et s'étaient promis de boire à des puits dont Amir et Tamîm gardaient les approches.

Comme s'il n'y avait personne entre Difâf et Wâcit et la vallée d'Arâk !

Mes chers amis, demandez de ma part à Amir s'il se souvenait encore de Souâd (sa belle) au jour de la mêlée ?

Dites-lui donc : « Est-ce que tu ne la perdis pas de vue

« au jour où les fers de lance chassaient l'amour de ton cœur,  
« où tu t'étais engagé dans une voie sans issue,

« Où tu abandonnas Hazzân et Nahschal, deux des chefs  
« de ton armée? — Malheur à qui compte sur l'appui d'Amir!

« Tu livras Abdallah aux ennemis après l'avoir mis en  
« avant. Pour toi, un sauteur effilé (un cheval de race) te  
« tira d'affaire.

« Tu mènes les gens au combat, et puis tu les laisses  
« tuer. . . . . Périssent l'âme qui craint pour tes jours!

Au dire d'Abou-Oubaydah, ce fut Amir, fils de Toufayl, qui frappa d'un coup de lance Doubayah, fils de Harith; mais le coup ne fut pas mortel, et Amir dit à ce sujet :

Si tu en réchappes, ô Doubayah, je n'aurai rien à me reprocher : car, j'en jure par ton grand-père, ce n'est pas moi qui ai suspendu les amulettes à ton cou.

#### Journée de Schawâhit.

Une bande des Banoû-Abir-ibn-Ssassaah, ayant fait irruption sur le territoire de Ghassân, prit des chameaux appartenant aux Banoû-Mouhârib-ibn-Khassafah. Mais les ravisseurs furent atteints par les propriétaires, qui, dans une charge vigoureuse, leur tuèrent sept hommes de la famille de Kilâb, et reprirent leurs chameaux. Dans leur retraite, les Kilâbides rencontrèrent la famille de Haschr, branche des Mouhâribides, qui, à une époque antérieure, avait eu la guerre avec celle dont nous venons de parler, et contracté, à l'occasion de cette guerre intestine, une alliance avec les Banoû-Amir-

ibn-Ssassah. En les voyant, les Amirides se dirent entre eux : « Tuons ces gens-là pour le sang des sept hommes que les Mouhâribides nous ont tués. » — Mais Khidâveh, fils de Zouhayr, les détourna de ce projet, et prononça dans cette occasion des vers dont voici le sens :

O voyageur ! si tu vas dans le Hidjâz, instruis Ouqayl et Abou-Bakr, supposé que tu les rencontres, de ce qui se passe aujourd'hui parmi nous ; je dis à mes frères :

« O mes frères de père et de mère, vous n'avez aucune représaille à exercer sur la famille de Haschr.

« Laissez-moi de mon côté, je vous laisserai du vôtre, je vous laisserai bien au large entre le Yamâmah et la mer. »

Amr fils d'Amir, celui qui monte la jument Dahyâ, Amr fils d'Amir est venu. Il a refusé d'encourir le blâme, il a respecté la foi jurée. (Allusion à un personnage que je ne connais pas.)

(Ici se trouvent dans l'ordre du *Kitâb-alickd* les deux journées de Hawrah. Voyez la lettre à M. B. Duprat, pag. 63 et suiv. Vient ensuite l'article que j'ai intitulé : *Mort de Ssackhr*, et qui, dans le texte d'Ibn-Abd-rabbouh, a pour titre : Journée de *Dhât-alithl*.)

Journée d'Adniyyah ou de Milhân.

Suivant Abou-Oubaydah, cette journée précéda celle de Dhât-alithl (cela est évident puisque Ssackhr y figure ; je pense que l'auteur veut s'excuser d'avoir interverti l'ordre chronologique). — Ssackhr étant parti un jour pour une expédition, laissa le

camp sans défenseurs. Pendant son absence, les Ghatafânides l'attaquèrent. Mais les enfants et le peu d'hommes restés avec eux opposèrent aux assaillants une vive résistance, et après leur avoir tué quelques cavaliers, mirent le reste en déroute. — Ssakhr dit à ce sujet :

Que Dieu récompense nos enfants pour avoir répondu à l'appel de leurs mères demeurées sans défense au camp d'Adniyyah !

Nos enfants se sont comportés comme des lions de Kha-  
fiyyah, et c'est un devoir pour nous de les payer en éloges.

Ils mirent en fuite les ennemis dans une lutte vigoureuse, et jetèrent l'armée ghatafânide dans le plus honteux désordre.

Le soir, en voyant fuir ces cavaliers, dispersés sur les hauteurs de Milhân, on eût dit des autruches poursuivies par le chasseur.

#### Journée de Liwâ.

Selon Abou-Oubaydah, Abdallah, fils de Ssimmah (le véritable nom de Ssimmah était Mouâ-  
wiyah Alasghar), de la tribu de Hawâzin, et de la  
branche de Ghâziyyah, fils de Djouscham (fils de  
Mouâwiyah, fils de Bakr, fils de Hawâzin), fit une  
irruption sur les terres de Ghatafân. Cet Abdallah,  
fils de Ssimmah, avait trois noms : Abdallah, Khâ-  
lid, Mabad, et autant de surnoms : Abou-Farghân,  
Abou-Dhoufâfah, et Abou-Wâfi. Il était frère de  
Dourayd de père et de mère.

S'étant mis en course sur le territoire des tribus  
issues de Ghatafân, il leur prit des chameaux de  
haute lignée. Son frère Dourayd lui dit : « Te voilà

« en possession d'un riche butin ; ne songe plus qu'à le mettre en sûreté. » Abdallah , enflé par le succès, refusa de se rendre à un conseil timide : « Non, » dit-il, « je ne bouge point d'ici que je n'aie régalé mes compagnons d'une *nackiâh* » (chamelle que les Bédouins égorgent pour la manger en commun avant le partage du butin).

Pendant qu'il s'amusait ainsi en dépit des siens, les cavaliers de Fazârah, instruits par leurs pâtres de l'enlèvement des chameaux, se mirent à la poursuite d'Abdallah, et l'atteignirent sur un point nommé Liwâ. Dans l'engagement qui eut lieu, Abdallah fut tué, et Dourayd laissé pour mort. Le soir de cet événement, deux cavaliers fazârîdes vinrent à passer près de Dourayd, couché parmi les morts, et l'un d'eux l'ayant regardé au visage, dit à son compagnon : « J'ai vu remuer son œil ; mets pied à terre et vois s'il souffle encore. » — Le second cavalier descendit, et ayant soulevé le voile qui couvrait la bouche de Dourayd, entendit le bruit de sa respiration. Il le perça aussitôt de sa lance dans l'intention de l'achever, et de fait il le sauva en ouvrant un passage à une masse considérable de sang épanché.

Dourayd, racontant son aventure, continuait ainsi : « Je revins à moi sur le coup, et dès qu'ils se furent éloignés, je me levai et me traînai aussi loin que je pus..... tant qu'à la fin je me trouvai, sans savoir comment, entre les jambes d'un chameau monté par une femme de Hawâzin. — Qui

« es-tu ? » me dit-elle, « Dieu te préserve de tout  
« mal ! — Et toi-même, » répondis-je, « à quelle tribu  
« appartiens-tu ? Avant de te dire qui je suis, je veux  
« savoir qui tu es. » — Elle me répondit : « Je suis  
« une voyageuse de Hawâzin. — Et moi aussi, je  
« descends de Hawâzin, je suis Dourayd, fils de  
« Ssimmah. » Or cette femme appartenait à une  
horde errante qui n'avait point eu connaissance de  
l'engagement; elle recueillit donc Dourayd et pansa  
ses blessures jusqu'à parfaite guérison.

Dourayd déplore le trépas de son frère Abdallah  
dans des vers où il fait allusion à la funeste résis-  
tance que ce frère opposa à ses conseils. (Il faut aussi  
se rappeler, en lisant ces vers, qu'*Abdallah* se nom-  
mait aussi Khâlid et Mabad.)

O femme dont la langue s'exerce aux dépens d'autrui,  
apprends ce que c'est qu'une véritable infortune.

Une véritable infortune, c'est celle de Khâlid. N'appelle  
point infortuné celui qui tombe dans un combat auquel il  
était préparé.

Je lui avais dit à lui et à ses compagnons et à la bande des  
enfants de Sawdâ, je lui avais dit ouvertement en présence  
de tous nos gens, qui me rendront témoignage :

Attendez-vous à voir paraître deux mille cavaliers armés,  
dont les chefs sont revêtus d'un fort tissu de mailles.

Je leur ai dit ce que j'avais à leur dire dans le vallon de  
Liwâ; mais ils n'ont reconnu que le lendemain matin, au  
grand jour, la valeur de mes conseils.

Lorsqu'ils les repoussèrent, je faisais partie de leur corps;  
je voyais bien qu'ils se perdaient et que j'allais me perdre  
avec eux.

Mais je suis un membre de la tribu de Ghaziyyah. Si

Ghaziyyah s'égare, je m'égare ; si elle marche dans la bonne voie, j'y marche avec elle.

Après tout, que Dieu nous prête vie ! et vous verrez, enfants de Ghâlib, que nous avons sur le cœur la mort de Mabad.

Au jour de la mêlée, ils s'appelèrent l'un l'autre en disant : « Nos chevaux ont démonté un cavalier ! — Je m'écriai : « Le cavalier démonté, est-ce Abdallah ? »

Si c'est Abdallah, hâtons-nous de rendre justice à sa mémoire. Ce n'est pas un homme irrésolu qu'ils ont renversé, ce n'est pas un homme à qui la main tremblait,

Ni un homme à mesurer la bonne chère à ses hôtes dans la mauvaise saison, alors que les vents soufflent de toutes les parties du ciel, et brisent et dispersent les rameaux des arbres ;

C'était un homme à tunique courte, qui avait toujours la moitié de la jambe nue, qui savait supporter la fatigue, et gravir les montagnes ;

Qui se plaignait fort peu des coups du sort, et voyait dans le lendemain les conséquences des événements du jour.

Ce qui adoucit mes regrets, c'est la pensée que je ne lui donnai jamais un démenti, et ne lui refusai jamais rien de ce qui était à moi.

#### Journée de Ssalâ.

L'année suivante, Dourayd, fils de Ssimmah, alla porter la guerre aux Ghatafânides. Parvenu au lieu nommé Ssalâ, il aperçut de loin les forces de Ghatafân, et dit à son éclaireur : « Que vois-tu ?

— Je vois des chevaux montés par des hommes « qu'on prendrait pour des enfants, et qui tiennent « les fers de leurs lances à la hauteur des oreilles « de leurs montures.

— C'est la tribu de Fazârah, » dit Dourayd;  
« Ne vois-tu que cela ?

— Je vois des guerriers affublés de manteaux  
« qu'on dirait teints de.....

— C'est la tribu d'Aschdja. Que vois-tu encore ?

— En voilà qui brandissent des lances noires et  
« brisent le sol sous les pieds de leurs chevaux.

— C'est la tribu d'Abs. La mort la plus affreuse  
« sera votre partage, si vous ne tenez ferme. »

Le combat fut livré à Ssalâ, et la victoire resta  
aux Hawâzinides. Dans cette affaire, Dourayd tua  
Douâb, fils d'Asmâ, fils de Zayd, fils de Ckârib.

---

GUERRES DES TRIBUS DE LA TIGE DE CKAYS-AYLÂN.  
AVEC CELLES DE LA TIGE DA KINÂNÂH<sup>1</sup>.

Journée d'Alakhram.

Abou-Hâtim raconte, sur l'autorité d'Abou-Ou-baydah, que Dourayd, fils de Ssimmah, s'étant mis en course contre les Banoû-Kinânah à la tête de plusieurs cavaliers djouschamides, et se trouvant dans une vallée du territoire de Kinânah, nommée Alakhram, aperçut à quelque distance un homme conduisant à la main un chameau qui portait une femme. — « Lance ton cheval sur ce convoi, » dit-il

<sup>1</sup> Ce titre seul prouve que je m'étais trompé en considérant comme neutres les tribus issues du Kinânah. Voyez la Lettre à M. Benjamin Duprat, page 77. — Leurs privilèges tenaient sans doute à leur supériorité militaire.

à un de ses cavaliers, « et crie à cet homme : Lâche  
« prise et sauve-toi ! » — Le cavalier se détacha  
aussitôt, et arrivé qu'il fut à portée de la voix, il  
somma le voyageur d'abandonner son convoi, et  
réitéra ses sommations.

L'étranger, sans s'émouvoir le moins du monde,  
remit la bride du chameau entre les mains de la  
jeune femme qu'il menait, en lui adressant ces vers :

Marche à loisir, marche au pas d'une femme heureuse et  
tranquille, dont la croupe rebondie se forma dans la sécu-  
rité, dont le cœur n'a jamais palpité de crainte.

Tourner le dos à mon adversaire serait une honte ineffa-  
çable. — Sois donc témoin de l'accueil que je vais lui  
faire.

Il chargea aussitôt le cavalier, et le désarçonna  
d'un coup de lance qui fut pour lui le coup de la  
mort; puis il s'empara de son cheval et en fit pré-  
sent à la dame.

Dourayd, ne voyant par revenir son cavalier, en  
expédia un second. Celui-ci ayant trouvé le pre-  
mier étendu sans vie, courut après le voyageur, et  
lui adressa les sommations ordonnées. Le voyageur  
faisait la sourde oreille, et le second cavalier voyant  
qu'il ne l'avait pas entendu, alla droit sur lui : l'é-  
tranger remit une seconde fois à sa compagne la  
bride du chameau, et s'élança sur l'agresseur en  
disant :

Laisse passer la femme libre et inviolable, car tu as trouvé  
Rabiah entre elle et toi ;

Rabiah qui tient une lance flexible préparée à Khatt-hadjar ; sinon , tu vas recevoir un coup de cette lance ,  
Et sache que ses coups ne portent pas à faux.....

Cela dit , il chargea le second cavalier et le terrassa.

Dourayd , impatient de nouvelles , en dépêcha un troisième pour savoir ce qu'étaient devenus les deux autres. Arrivé au lieu du combat , il les trouve couchés par terre , et aperçoit l'étranger qui menait à la main le chameau de sa dame , traînant nonchalamment sa lance après lui. — « Lâche prise , » lui cria-t-il.

Rabiah ( nous venons d'apprendre qu'il se nommait ainsi ) , ayant dit à sa dame de se diriger sur les tentes les plus proches , fit face à l'ennemi , et lui adressa ces trois vers du mètre *radjaz*.

Qu'attends-tu donc d'une mine refrognée comme la mienne (sinon un coup mortel) ?

Ne vois-tu pas le second cavalier couché sans vie à la suite du premier ?

Voici la lance qui a terrassé l'un et l'autre.

En même temps il assène un coup de cette lance à son nouvel adversaire , et le renverse comme les deux premiers. Dans ce troisième engagement , la lance de Rabiah se rompit.

Cependant Dourayd , étonné de ne voir revenir aucun des cavaliers qu'il avait détachés contre le voyageur inconnu , se détacha lui-même pour aller à leur recherche. — Il trouva d'abord un cadavre ,

puis deux, puis trois, et enfin Rabiah désarmé qui conduisait tranquillement sa dame, et approchait du camp.

A cette vue, rempli d'une généreuse admiration :

« O cavalier, » lui dit-il en l'abordant, « on ne tue pas un homme comme toi. Cependant nos gens battent le pays, et je te vois privé de lance, et si jeune !... Prends la mienne, mon ami, et je vais de ce pas ôter à mes compagnons l'envie de te poursuivre. »

De retour auprès de ses gens, Dourayd leur dit :

« Le cavalier a su défendre sa dame. Il a tué nos trois hommes et m'a accroché ma lance. — C'est un luron qu'il ne faut pas songer à attaquer. »

Voici les vers que Dourayd composa en l'honneur du cavalier inconnu :

Je ne vis jamais son pareil. Je n'ai jamais ouï parler d'un si valeureux défenseur des dames. C'est un cavalier qu'il n'était pas permis de tuer.

Il avait terrassé trois guerriers qui certes n'étaient pas une proie facile, et puis il continuait son chemin comme s'il ne se fût rien passé.

Le sourire sur les lèvres, le front déridé, l'éclat d'une lame bien fourbie répandue sur sa face.

Que ne donnerais-je pas pour savoir quel est son père et quelle est sa mère ! O mes amis, c'est un cavalier dont il n'est pas permis d'ignorer le nom.

(Cet inconnu était Rabiah, fils de Moukaddam, de la tribu de Kinânah. Sa généalogie et les circonstances de sa mort, qui précéda celle de Dourayd.

se trouvent dans le *Kitâb-alaghânyy*, dont je vais les extraire.)

Journée de Kadîd.

Rabîah était fils de Moukaddam, fils d'Amir, fils de..... Firâs, fils de..... Kinânah. C'était un des plus illustres cavaliers de la tige de Moudar, et des plus valeureux. — Le *Kitâb-alickd* nous apprend qu'un guerrier de la branche de Firâs en valait dix des autres tribus arabes, et rapporte à l'appui de cette assertion un mot d'Ali, fils d'Abou-Tâlib. Le gendre du Prophète disait un jour aux gens de Koufah, après un engagement où ils n'avaient pas fait preuve de bravoure : « Vous êtes cent mille, mais je jure « par Dieu que je vous donnerais bien volontiers « tous tant que vous êtes pour trois cents cavaliers « des Banoû-Firâs. »

Rabîah fut tué par un Soulaymide nommé Noubayschah, dans la journée de Kadîd. Voici comment ce meurtre fut amené, selon diverses traditions dont une remonte à Abou-Oubaydah, et une autre à l'Asmaïyy.

Abou-Oubaydah raconte sur l'autorité d'Amr, fils d'Alalâ, qu'une querelle s'étant élevée entre des Bédouins de la tribu de Soulaym (tige de Ckays-Aylân) et des Bédouins de Firâs (tige de Kinânah), les Firâcides tuèrent deux hommes aux Soulaymides, et payèrent ensuite la composition d'usage pour le sang des morts. Quelques temps après, Noubayschah, fils de Habib, de la tribu de Soulaym

(la tribu qui avait perdu deux hommes), se mit en course avec quelques cavaliers, et rencontra à Kadid un convoi de femmes de la tige de Kinânah. Les Soulaymides furent aperçus de loin par quelques hommes des Banoû-Firâs, entre autres Abdallah, fils de Djidhl-attiân, Alhârith, fils de Moukaddam, surnommé Abou'lfariâh, et son frère Rabîah, fils de Moukaddam. A cette époque, Rabîah avait la petite-vérole, et se faisait porter en litière (*mihaffah*). Abou'lfariâh, ayant aperçu l'ennemi, dit à son frère : « Voilà les Soulaymides qui redemandent leur sang. » Rabîah son frère (le malade), lui répondit : « Je vais voir ce que nous veulent ces gens-là, et je reviens à l'instant vous donner de leurs nouvelles. »

Il partit donc à cheval pour faire une reconnaissance. Au moment où il quittait le convoi, quelques femmes dirent tout haut : « Rabîah se sauve. » — Aussitôt Oumm-Azzah, sœur de Rabîah, adressant la parole à son frère :

« Où le héros va-t-il porter ses coups ? » lui dit-elle. Or Rabîah avait entendu le propos des femmes, et se tournant vers sa sœur, il lui dit sur le mètre radjaz

Elles doivent savoir qu'il n'est pas dans mes habitudes de montrer le dos à l'ennemi.

Je donne un coup de lance et puis j'embrasse mon adversaire.

Et au moment où le blanc des yeux devient rouge, je lui fais avaler une lame de sabre à la suite du fer de lance.

Cela dit, il pousse son cheval au galop sur la bande suspecte. L'un des cavaliers ennemis se détache et le charge. Rabiah simule la fuite pour l'attirer du côté des femmes : là un combat singulier s'engage, et Rabiah tue son adversaire. Mais aussitôt après, Noubayschah le Soulaymide l'atteint au bras d'un coup de flèche (ou de lance), et Rabiah, dont le sang coule par flots, est obligé de rejoindre le convoi. Il va trouver sa mère Oumm-Sayyâr, et la prie de lui appliquer un bandage :

Applique un bandage sur le bras de ton fils, Oumm-Sayyâr.

Tu as été blessée à mort dans la personne d'un cavalier *dinâr* (absolument comme nous dirions *un cavalier sterling*).

Qui assène un coup de lance au moment même où une flèche lui perce le bras.

Sa mère lui répond sur le même mètre :

Nous sommes filles de Thalabah-ibn-Mâlik ;

C'est ainsi que nous perdons nos plus valeureux défenseurs.

Les uns se-font tuer, les autres meurent de leur belle mort.

Nous ne connaissons point d'autre calamité que celle-là, et nous y sommes faites.

En prononçant ces vers, Oumm-Sayyâr appliquait un bandage sur le bras de son fils, qui lui demanda aussitôt à boire. « Mon enfant, » lui dit-elle, « si tu bois, tu es un homme mort. Va vite charger l'ennemi. » — Rabiah retourna effectivement à la charge avec une violence qui au premier moment mit les ennemis en déroute ; mais le sang

coulait de sa blessure, et coulait toujours, tant qu'à la fin il perdit ses forces. Alors il se rapprocha des femmes et leur dit :

« Mettez vos chameaux au trot et gagnez les habitations les plus proches. Je reste ici pour protéger votre retraite. J'attends l'ennemi au défilé de la montagne, à cheval, appuyé sur ma lance. Il n'osera point passer par moi pour aller à vous. »

Le narrateur continue ainsi :

Or Rabiâh était alors un tout jeune homme, à telles enseignes qu'il portait encore ses cheveux à l'enfant **لَهُ ذَوَابَّة**. Il se posta donc au lieu le plus étroit du défilé, et, pour ne pas tomber de cheval, ficha en terre la pointe de sa lance et resta appuyé sur la hampe, tandis que les femmes prenaient le chemin du camp. — Cependant l'ennemi n'osait point approcher de Rabiâh.

Noubayschah, fils de Habîb, qui l'observait avec attention, s'écria subitement : « Il penche la tête : je gage qu'il est mort ! » et il ordonna sur le champ à un homme de Khouzâah, qui se trouvait avec lui, de décocher un trait sur le cheval de Rabiâh. Le Khouzâïde obéit, et atteignit le cheval, qui s'emporta, et jeta par terre, du premier bond, le cadavre qui le montait. Suivant une autre version, ce fut Noubayschah lui-même qui frappa le cheval. — Rabiâh tombé, les cavaliers soulaymides passèrent outre, et virent que le convoi leur avait échappé.

Abou-Oubaydah dit expressément, d'après Abou-Amr, fils d'Alalâ :

Je ne sache pas d'autre exemple d'un homme tué, ou mort naturellement, qui ait sauvé un convoi de femmes.

Dans cette rencontre, Hârith, surnommé Abou'l-fariâh, fils de Moukaddam, tomba, comme son frère, sous les coups des Soulaymides. Quant à Rabîah, les ennemis couvrirent son corps d'un tas de pierres.

Longtemps après, un homme de la tige de Hârith, fils de Fihir (ou Ckouraysch), étant venu à passer près du tombeau de Rabîah, la chamelle qu'il montait eut peur du tas de pierres et fit un écart.

Le Ckourayschide prononça à cette occasion un éloge funèbre de Rabîah, dans lequel il voue à l'opprobre ceux de ses frères qui l'avaient abandonné, et s'excuse de ne point immoler sa chamelle aux mânes du héros sur ce qu'il en a un besoin absolu pour continuer son voyage.

(L'immolation dont il s'agit ici consistait à couper les jarrets de la bête et à la laisser expirer près du tombeau. Suivant le *Kitâb-alickd*, c'était un usage d'immoler des victimes au tombeau de Rabîah, fils de Moukaddam ; mais il ajoute que ce Rabîah fut le seul héros du paganisme auquel on rendit de tels honneurs, sans doute parce qu'il fut le seul dont le cadavre protégea une retraite.)

Cette tradition, la mieux attestée que je con-

naissance, nous donne la valeur historique du roman d'Antar. (Voyez Notice et extraits d'Antar, par M. Caussin de Perceval, pag. 16 et suiv.) Quant à sa valeur épique ou littéraire, je l'avouerai, c'est une question que je ne juge pas assez intéressante pour la discuter sérieusement; mais je suis convaincu qu'on peut y trouver beaucoup de renseignements précieux sur les mœurs des Bédouins, et cela seul est un grand mérite à mes yeux.

Il n'est pas difficile en effet de reconnaître dans l'histoire que l'on vient de lire, l'original du récit de la mort d'Antar, tel que M. Caussin de Perceval l'a donné dans le Nouveau Journal asiatique, année 1833, *d'après le roman*.

Mais, me dira-t-on, quelle fut donc la fin de ce héros, selon l'histoire?

Voici trois traditions relatives à cet événement. Je les trouve dans le *Kitâb-alaghâniyy* :

Suivant la première, qui remonte à Ibn-Alkalbyy, Antarah, devenu vieux, fit une course sur le territoire des Banoû-Nabhân, de la tige de Tayyi, et leur ayant enlevé des chameaux, revenait avec sa proie, chantant sur le mètre radjaz (le plus vif et le plus populaire)

La part des Nabhânides dans ce butin se réduira à un lot de gravier.

Les traces de leurs chameaux vues aux environs de Djoubdjoub,

Ressemblent aux pistes des autruches dans le grand désert.

Mais Ward, fils de Djâbir, le Nabhânide, se tenait à l'affût sur le passage d'Antarah, et lui décocha un trait en disant : « Attrape ! c'est de la part d'Ibn-Salmâ. »

La flèche perça le dos d'Antarah, qui conserva cependant assez de forces pour regagner le camp de sa tribu, et prononça les vers suivants à l'article de la mort :

Sachez qu'Ibn-Salmâ est celui auquel vous aurez à redemander mon sang.

Mais hélas ! vous n'avez aucune chance de retrouver soit mon sang, soit Ibn-Salmâ.

Ibn-Salmâ court sur les monts de Tayyi, vers les régions de la constellation des Pléiades, régions inaccessibles.

Il me lança d'une main assurée un trait à la pointe aiguë, le soir où nous passions entre Naf et Makhrim.

Ibn-Alkalbyy termine ainsi son récit :<sup>a</sup> Celui qui tua Antarah avait pour sobriquet *Alaçad Arrahîss*.

Suivant une autre version, qui remonte à Abou-Amr le Schâybânide, Antarah était allé attaquer les enfants de Tayyi à la tête des cavaliers de sa tribu. Les Absides ayant été mis en déroute, Antarah tomba de cheval, et à cause de son grand âge, ne put pas se remettre en selle. Il se traîna donc jusque dans une grotte où il essaya de se cacher. Mais un éclaireur de Tayyi l'aperçut, et s'étant approché assez pour le reconnaître, il le tua à coups de flèches, n'osant pas tenter de le faire prisonnier.

Abou-Oubaydah prolonge la vieillesse d'Antarah au delà des limites que comportent ces deux faits

d'armes. Il rapporte que ce héros, à force de vieillir, était tombé dans la misère, ne pouvant plus faire partie d'aucune expédition. — Or il avait depuis longtemps, sur un homme de Ghatafân, une créance de la valeur d'une jeune chamelle. Étant parti un jour pour aller demander le payement de cette dette, il fut surpris en route par un vent chaud qui l'étouffa, entre Khardj et Nâzhirah.

Voilà une triste fin, j'en conviens, pour un héros comme Antar, et je trouve que l'auteur du roman, lequel auteur écrivait pour le peuple, a eu parfaitement raison d'emprunter à Rabîah, fils de Moukaddam, la mort sublime qu'il prête à son héros. Cela me semble tout naturel. Mais a-t-il eu raison de défigurer un des plus beaux caractères de la vieille Arabie, celui de Rabî, fils de Ziyâd (voyez ma seconde lettre sur l'histoire des Arabes) ? Avait-il le droit d'en faire un traître de mélodrame ? J'avoue que je ne saurais pardonner ce genre de calomnie, quelque innocent qu'il puisse paraître à des juges plus éclairés que moi, et qu'au moins sous ce rapport je partage l'intolérance des *Oalamâ* du Caire.

Je reviens à Dourayd-ibn-Ssimmah du *Kitâb-alickd*.

Quelque temps après la mort de Rabîah, les Banoû-Mâlik-Ibn-Kinânah, ses frères, vinrent attaquer les Hawâzinides de la branche de Djouscham, c'est-à-dire la tribu de Dourayd, fils de Ssimmah, de celui qui, dans une expédition contre les Kinânides, avait rendu un si noble hommage à la prouesse

de Rabîah, fils de Moukaddam, sans le connaître.

Les assaillants eurent le dessus, tuèrent beaucoup de monde aux Hawâzinides, et se retirèrent avec des prisonniers et un riche butin. Parmi les captifs, se trouva Dourayd, fils de Ssimmah, qui eut soin de cacher son nom et sa naissance. Cependant il attira les regards et excita la curiosité de quelques femmes de la tribu victorieuse; frappées de sa bonne mine, elles passaient et repassaient devant lui d'un air coquet et triomphant, lorsque l'une d'elles s'écria : Par la mort ! nos hommes ont « fait un beau coup ; savez-vous qui est ce cavalier ?  
« C'est précisément celui qui fit cadeau de sa lance  
« à Rabîah, le jour où il sut défendre sa pèlerine  
« contre trois adversaires. » — Aussitôt elle jette son *taub* (*pallium*) sur le prisonnier, en criant : « Enfants de Firàs ! je me déclare sa protectrice. C'est  
« l'homme de la journée d'Alakhram ! »

On demanda au captif comment il se nommait.

« Je suis Dourayd, fils de Ssimmah, » répondit-il. « Mais à qui donc ai-je donné ma lance ? — A  
« Rabîah, fils de Moukaddam. — Qu'est-il devenu ?  
« — Les Banoû-Soulaym l'ont tué. — Et où est la  
« dame dont il conduisait le chameau ? »

— Vous la voyez, » répondit celle qui l'avait pris sous sa protection ; « c'est Raytah, fille de  
« Djidhl-attiân, c'est moi ; et Rabîah était mon mari. »

Les Kinânides se consultèrent sur ce qu'ils devaient faire de leur prisonnier. Quelques-uns disaient : « Ce serait faire injure à la mémoire de

« Rabiah que de méconnaître la générosité dont ce  
« cavalier usa envers lui. » — D'autres disaient :  
« Nous n'avons pas le droit de nous dessaisir d'un  
« prisonnier sans le consentement de Moukhârîck. »  
(C'était celui qui l'avait pris.)

Le résultat de cette conférence fut qu'on se cotisa pour indemniser Moukhârîck, et que le captif fut mis en liberté. Raytah, veuve de Rabiah, lui donna un habillement et des armes, et Dourayd, ayant rejoint sa tribu, s'abstint, jusqu'à son dernier jour, de porter la guerre chez les Firâcides.

---

## EXTRAIT

D'une relation de M. MARETTE, missionnaire apostolique au Tonkin, en date de novembre 1835, sur la fête de l'agriculture et les sacrifices à la terre.

Dans le quatrième des six livres composés par Confucius, que les Tonquinois intitulent *Lé-kinh*, et qui renferme des principes de morale, il est dit :  
« Le fils du ciel (l'empereur) choisit un des premiers jours de l'an destiné au culte de l'Empereur  
« Souverain (le Ciel animé et agissant), dispose la  
« charrue, à laquelle il met la main, et ordonne  
« aux courtisans de l'aider à fendre la terre. Le fils  
« du ciel laboure trois sillons doubles en allant et  
« en revenant; les grands mandarins du premier